



HAL
open science

**La place de la pensée dans l'étude de la langue.
Confrontations des thèses mentalistes et de celles de
Ferdinand de Saussure**

Badreddine Hamma

► **To cite this version:**

Badreddine Hamma. La place de la pensée dans l'étude de la langue. Confrontations des thèses mentalistes et de celles de Ferdinand de Saussure. Michel Arrivé. Du côté de chez Saussure, Lambert Lucas, pp. 133-150., 2009, ISBN : 978-2-915806-88-5. halshs-00927198

HAL Id: halshs-00927198

<https://shs.hal.science/halshs-00927198v1>

Submitted on 13 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La place de la « pensée » dans l'étude de la langue : confrontation des thèses mentalistes avec celles de Ferdinand de Saussure

Badreddine HAMMA,

Laboratoire Ligérien de Linguistique, Université d'Orléans
MoDyCo, 7114 UMR, Paris X – Nanterre
(*badre_hamma@yahoo.fr*)

La place de la « pensée » dans l'étude de la langue : confrontation des thèses mentalistes avec celles de Ferdinand de Saussure

Introduction

Pendant très longtemps, l'étude de la langue, en Europe (comme ailleurs), fut une matière secondaire, inhérente à certaines formes de réflexion « majeures », telles que la philosophie, l'ethnologie, l'histoire et la philologie. La langue, dans ces sciences, était souvent réduite au statut d'outil – un outil privilégié, certes, mais qui ne nécessitait pas que l'on lui consacre une science à part entière. Tout au plus avait-on des manuels d'apprentissage, des nomenclatures lexicographiques, des analyses de textes dans une perspective philologique, des réflexions menées dans un cadre logique (*Grammaire générale* de Port Royal). Il fallut attendre Ferdinand de Saussure pour que la langue conquît son autonomie. Son œuvre a annoncé une ère épistémologique nouvelle au sein des sciences du langage, où le concept « langue » occupe une place-clé. L'influence de ses préceptes se voit dans l'orientation des études linguistiques après lui : pendant plus d'un demi-siècle, l'étude de la langue s'est autonomisée, ce qui s'est traduit, à la fois, par un essor considérable dans les théories fonctionnalistes et structuralistes, qui prônent le recours à la notion de « système » telle que définie par Saussure, et par le recul concomitant des recherches linguistiques traditionnelles où la langue était considérée comme un outil tributaire de certaines idéologies ou formes de la pensée spéculative. Dès lors, elle a quitté les coulisses des sciences pour passer à l'avant-scène en faisant l'objet d'une science autonome qui a ses propres principes et lois. Mais, si l'étude de la langue a été arrachée – jusqu'à un certain point – aux chaînes des sciences classiques, celles-ci sont toujours présentes, aujourd'hui, et le rapport de la linguistique avec les autres sciences demeure équivoque : les chaînes brisées par Saussure semblent se reconstituer de nouveau dans certaines théories modernes où la langue est perçue comme une matérialisation de la pensée. C'est de ce dernier phénomène que nous nous proposons de traiter dans le présent travail.

Il va de soi que la langue est liée à la pensée, celles-ci étant le siège de la réflexion et de la conscience ; sans elle la langue n'existerait pas ; mais une telle façon de poser le problème est, pour le moins, circulaire ; la vraie question que l'on devrait se poser est de savoir quelle est la nature de ce rapport : doit-on considérer la langue comme une matérialisation de la pensée qui lui serait donc entièrement subordonnée ? Et est-il nécessaire de passer par l'étude de la pensée ou du langage comme faculté mentale pour pouvoir saisir les fonctionnements et la complexité d'une langue donnée ?

Saussure a déjà formulé ce qu'il en pensait : « [...]il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres

manifestations du langage. En effet, parmi tant de dualités, la langue seule paraît être susceptible d'une définition autonome et fournit un point d'appui satisfaisant pour l'esprit » (CLG : 25) ; « [...] ce n'est pas la pensée qui crée le signe, mais le signe qui guide primordialement la pensée » (ELG : 45) ; mais les réflexions de l'auteur ont été comprises et interprétées de diverses façons ; certaines lectures de ses idées lui ont valu, d'ailleurs, des critiques au sujet de la partition qu'il opère, par exemple, entre *langue* et *langage* ou la revendication de l'*autonomie* de la langue. Ainsi Culioli considère que Saussure a eu tort de privilégier la langue aux dépens du « langage », phénomène universel hybride d'ordre mental : « [...] le langage, sorte de mauvais objet que l'on avait cherché à évacuer. Après tout, n'est-ce pas ce qu'a fait Saussure, de façon légitime à une certaine époque, lorsqu'il a écarté le langage comme étant composite et irréductible à un objet de recherche, privilégiant le concept de langue ? » (Culioli, 1990 : 10-11). C'est ce que confirment également, d'un côté, le retour en force et le regain d'intérêt que connaît le cognitivisme depuis quelques décennies, dans certaines approches linguistiques modernes, et d'un autre côté, la tendance accrue à centrer la linguistique sur le concept plus large de *langage* plutôt que sur celui de *langue* : la langue n'étant qu'une composante parmi d'autres du langage.

On s'intéressera ici à la place qu'occupe la « pensée » dans les théories postsaussuriennes en linguistique, que nous confronterons à celles de Saussure lui-même. Nous verrons si les thèses de ce dernier sont désuètes à l'heure actuelle. Pour ce faire, nous nous attarderons sur le courant mentaliste représenté, en particulier, par Ray Jackendoff, qui a fait le choix d'intégrer la composante « pensée » dans la linguistique, ce qui nous permettra de voir si ce recours se justifie et s'il est d'un quelconque intérêt pour faire de la linguistique.

1 – La « pensée », un concept-clé dans la linguistique ?

Dans la littérature existante sur ce que l'on peut assimiler ou rapprocher du concept *pensée* (« thought »)¹, on trouve également la variante *esprit* (« mind ») et celle plus récente *intelligence* – des notions qui sont souvent associées, à la fois, à leur support matériel, le *cerveau* (« brain »), et à leurs « sécrétions » conceptuelles – identifiables dans les *représentations mentales* (« mental representations ») : « *Le cerveau stocke matériellement les représentations et il effectue physiquement les opérations mentales qui sont les produits de l'esprit. On en déduit que l'esprit est adhérent à un support matériel* » (Desclés, 1994 : 2). Ces représentations fonctionnent suivant des processus de catégorisation et de conceptualisation appliqués sur le monde réel, une sorte de reconstruction mentale de ce qui est observable : des noumènes ou des phénomènes localisés comme des entités stables ou mobiles dans l'espace se trouvent rassemblés selon certains paramètres et conditions. Ce sont, notamment, la psychologie et la philosophie qui se sont intéressées de près à ce type de problématique, commençant, déjà, par les « Conditions Nécessaires et Suffisantes » d'Aristote, en passant par la « Théorie des ressemblances de famille » de Wittgenstein et, à leur suite, la « Théorie des prototypes et des typicalités » de Rosch. Les principes de cette dernière approche ont été étendus à de nombreux autres domaines scientifiques, dont la linguistique, surtout, chez Lakoff, dans le domaine de la sémantique, de façon générale, et de la polysémie en particulier, avec ce qu'il appelle *the stretching definition*.

¹ Parmi les acceptions du mot *pensée*, on trouve le sens « idée »/« concept »/« image psychique ». Dans notre étude, nous éviterons l'utilisation du terme *pensée* dans ce sens afin d'éviter tout quiproquo.

Dès lors, sont nés en linguistique des concepts tels que les « gradients » et les « échelles de représentativité » et une partition des unités linguistiques selon qu'elles réfèrent ou qu'elles suggèrent : les premières concernent, *grosso modo*, tout ce qui est « spatial » et « concret » (= représentant des prototypes) et les secondes renvoient à ce qui est jugé « abstrait », « métaphorique » ou « dérivé » (= se situant dans la périphérie). Ce sont, selon les tenants de ces paradigmes, les choses telles que nous nous les représenterions mentalement – autant de conclusions qui remettent en cause certains postulats saussuriens, comme ceux de « valeur », de « signe linguistique », d'« arbitraire » et l'assimilation de la langue à un « système d'oppositions », qui ne sont pertinents, en principe, que dans une « linguistique interne » écartant tout ce qui est étranger à la langue, y compris la pensée elle-même.

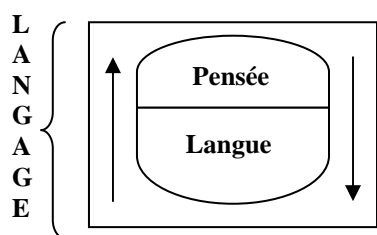
On pourrait ajouter aux différentes tendances théoriques précédentes d'autres plus récentes et qui sont plus ou moins obliques : d'un côté, la notion de *langage*, perçue comme prédisposition universelle ou faculté mentale d'acquérir un code de communication ; de l'autre, l'apparition de la notion d'« intelligence », favorisée par le progrès réalisé dans le domaine de la cybernétique et de l'intelligence artificielle. En effet, depuis plusieurs années, on voit s'établir des parallélismes entre les deux formes d'intelligence (humaine et artificielle) vis-à-vis du traitement de l'information : réception, émission, codage, décodage, classement, stockage, mémoire à court terme et mémoire à long terme, *etc.* Dans le même cadre heuristique, Jackendoff, en tentant de comprendre la relation entre la langue et la pensée avec son modèle théorique *Lexical conceptual semantics* et son rapport avec les catégories syntaxiques, considère que la Grammaire Universelle (*GU*) proposée par Chomsky est, d'une certaine manière, « préinstallée » (de façon innée) dans l'esprit de tout individu comme l'est n'importe quel programme informatique : « *At a gross level, we can imagine the human genome specifying the structure of the brain in such a way that UG comes « preinstalled » the way an operating system comes preinstalled on a computer* » (Jackendoff, 1997 : 6).

Ainsi, le paradigme mentaliste, comme science moderne, puise ses hypothèses dans les neurosciences, la cybernétique et la psychologie – sciences qui lui ont donné naissance en addition à la philosophie – et on voit s'établir des correspondances entre l'ensemble des neurones, le cortex qui constituent les deux hémisphères du cerveau comme support matériel où se logent nos représentations mentales et la langue qui en est la matérialisation².

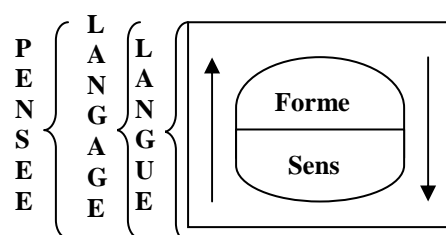
Notons que ces différentes hypothèses – non justifiables, jusqu'à maintenant, de façon empirique par des résultats concrets et vérifiables, en raison de la nature même de l'objet d'étude – reposent sur l'observation de certains cas d'aphasie entraînés par des lésions cérébrales locales, ce qui est susceptible de montrer que telle ou telle partie du cerveau est consacrée à telle ou telle activité du langage. Ainsi, Faroqi-Shaha & Thompson (2002 : 411) montrent que le type d'erreurs que les sujets aphasiques ont tendance à faire dans une phrase passive est relatif au type de lésion cérébrale dont ils sont atteints : selon qu'ils sont atteints de l'aphasie de Wernicke ou de celle de Broca. Mais il reste difficile de dire, à partir des résultats de cette expérience, qu'il existe un coin du cerveau responsable des constructions passives ou active. En réalité, aucune preuve concrète ne peut, à l'heure

² Ce type de correspondance est assimilé à une « traduction symbolique », selon les termes de Rastier (1991 : 38) – traduction qui s'opère entre la pensée elle-même et le langage ordinaire, dans le passage du sémantique (langage) au biochimique (neurones), ou, en d'autres termes, de l'esprit au cerveau.

actuelle, le prouver avec certitude ! Mais admettons que cela soit le cas ! Ces hypothèses présupposent, quelque part, une dissociation entre les « formes linguistiques » et le « sens » (assimilé aux « concepts ») – le sens pouvant ainsi avoir une existence indépendamment de toute forme linguistique, ce qui représente, encore une fois, une remise en cause des postulats saussuriens qui impliquent, rappelons-le, une mutuelle dépendance entre la forme et le sens : ni la forme ne peut exister sans le sens, ni le sens n'est accessible sans une forme conventionnelle qui lui est associée (CLG, 1916 : 157). Si la correspondance définie par Saussure entre le « sens » et la « forme » reste ancrée à l'intérieur des limites de la langue (cf. schéma (b)), en revanche, dans les théories mentalistes, elle passe outre ; en effet, il y a une relation entre la langue (aspect matériel : sonore et graphique) et les représentations mentales engendrées par la « pensée », comme l'illustre le schéma (a) :



(a) Représentation de l'activité de langage dans le paradigme mentaliste



(b) Représentation de l'activité de langage chez Ferdinand de Saussure

C'est, semble-t-il, l'orientation des recherches de Jackendoff, qui a aspiré à cerner la nature de cette relation par son modèle théorique *Lexical conceptual semantics*, un principe de catégorisation conceptuelle qui tente de cerner l'interface « pensée/langue » en s'appuyant sur les résultats de recherche issus de la grammaire générative, en particulier, le programme de « minimalisme linguistique » de Chomsky (1995). Dans cette optique, la complexité du « phénomène linguistique » n'est ainsi qu'un besoin ressenti par le locuteur afin de mieux se faire comprendre en aménageant et en ajustant au mieux ses pensées à leur matérialisation sonore : « *The messy complexity of linguistic phenomena comes from the need to interface with the systems for sounds and concepts, which necessarily embody the complexity of human thoughts and speech organs* » (Jackendoff, à paraître : 20).

En vue d'examiner certains aspects de sa théorie et les confronter au paradigme saussurien, nous allons rappeler brièvement comment Jackendoff conçoit son modèle théorique d'interface « langue/pensée » et comment il procède dans son élaboration.

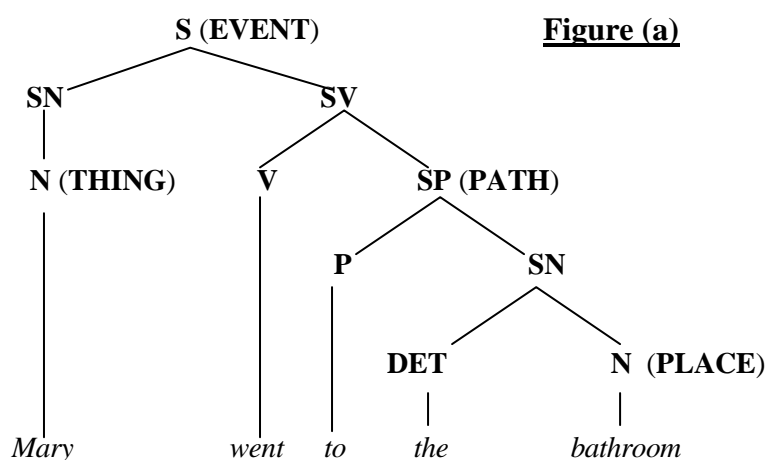
2 – L'interface « langue/pensée » chez Jackendoff

Pour établir l'interface langue/pensée, Jackendoff (1983 : 63-64) a posé les bases d'une structure conceptuelle de catégorisation minimaliste (relative à la pensée), qu'il a tenté de rapprocher de la structure du sens et de celle des formes syntaxiques ; l'auteur souligne le fait que c'est surtout le modèle X-bar (X), élaboré par Chomsky à partir de 1970, qui constitue le principal appui de la structure syntaxique ; en effet, cette théorie permet d'opérer une distinction primaire entre les catégories lexicales : *nom* (N), *verbe* (V), *adjectif* (A) et *préposition* (P) et les constituants immédiats de la phrase : *syntagme nominal* (SN),

syntagme verbal (VP), syntagme adjectival (AP) syntagme prépositionnel (SP) et Phrase (S). L'étape suivante consiste à créer des correspondances entre les catégories syntaxiques *supra* et celles relatives aux représentations mentales. Ce premier formalisme syntaxique emprunté à la grammaire générative serait, selon Jackendoff, en parfaite adéquation avec la représentation du sens et des concepts : « *Lexical conceptual semantics takes these factors on board to produce a formalisation of meaning that provides a sound basis for representing sentence meaning and thought in a way that a clear mapping ought to be possible from syntactic structures* » (cf. Bender, 2001). Ainsi, S, la phrase, décrirait un état, STATE, ou une action, EVENT. Les N y correspondent à des entités physiques ou conceptuelles appelées THINGS. Ces THINGS peuvent, ainsi, être localisés de façon statique dans l'espace, PLACES : *Mary is in the bathroom* ou selon une situation « cinématique » indiquant le mouvement de THING par rapport à une trajectoire, appelée PATH, que l'on peut situer par rapport à la « source » : *Mary came from the bathroom*, le « but » : *Mary went to the bathroom* ou le « parcours médian » *Mary walked across the road*. En somme, PLACES et PATHES peuvent être exprimés dans le modèle syntaxique et lexical par des noms de « lieu » ou par des SP (syntagmes prépositionnels) à valeur locative.

L'exemple (1) et les formalismes conceptuels qui lui sont assignés illustrent la façon dont Jackendoff conçoit les termes de l'interface « langue/pensée » et met en scène les correspondances entre les structures syntaxiques et les structures sémantiques conceptuelles : on a, globalement, une phrase qui décrit un événement (EVENT), selon lequel *Mary* (THING) se déplace dans un chemin PATH pour aller quelque part, *the bathroom*, PLACE.

1. *Mary went to the bathroom*



La figure (a) renvoie grossièrement à la représentation arborescente d'une phrase comme (1) dans la grammaire générative ; (b) en constitue la structure syntaxique correspondante :

b) S [SN [(Mary)] SV [V (go) SP [P (to) [SN (DET (the) N (bathroom))]]]]]

Quant au schéma (c), il représente la structure sémantique conceptuelle conséquente :

c) EVENT [[THING (Mary)], [EVENT (go)], [PATH (to) [THING/PLACE (bathroom)]]]]

Ainsi, Jackendoff, en aspirant à une interface parfaite entre les structures syntaxiques et les schémas conceptuels qu'il propose, aboutit à des résultats à vocation

universelle où le sens et la syntaxe deviennent eux-mêmes universels étant reliés aux catégories conceptuelles de la pensée et qui, par conséquent, suivraient un processus de correspondance identique dans toutes les langues naturelles. Cette démarche s'explique par le fait que Jackendoff prend comme appui dans son raisonnement le « langage » – par opposition aux thèses de Saussure qui accorde à la « langue » l'exclusivité de l'intérêt dans le domaine de la linguistique.

Globalement, dans ce cadre théorique, la pensée est présumée déterminer les formes linguistiques ; c'est-à-dire qu'elle offre une sorte de « moule » pour les mots d'une langue donnée ; de fait, les différentes langues existantes ne seraient que la matérialisation d'une pensée universelle : on traduirait ce qui se passe dans son cerveau par des mots. La langue, de ce fait, est réduite de nouveau à la fonction d'outil et de désignation. Or, chez Saussure, rappelons-le, c'est plutôt l'interaction entre les signes linguistiques qui donne à voir un certain « sens », une « valeur », plus précisément, qui résulte de l'opposition d'un mot à un autre sur les deux axes associatif et syntagmatique.

3 – Le rapport langue/pensée chez Saussure

Rappelons, tout d'abord, que si l'on parle de « représentation » dans les approches mentalistes, Saussure, lui, parle plutôt d'« association » ; et qui dit association dit « arbitraire du signe » : une forme est associée à une image conceptuelle – contrairement au phénomène de « représentation » qui présuppose l'existence d'un certain rapport légitime et motivé entre les « catégories conceptuelles » et les formes linguistiques qui les véhiculent. C'est cet aspect arbitraire et conventionnel qui caractérise les thèses du linguiste suisse et qui leur donne toute leur force. Tout d'abord, comme l'auteur l'a souligné à maintes reprises, il n'est pas évident que les langues sont la matérialisation d'une pensée universelle, même si l'on admet que la pensée, en soi, est universelle. Elles déclinent un même principe mais ne sont pas pour autant identiques, un peu comme les empreintes digitales qui concernent tout individu humain mais de manière distincte pour chacun : aucun être n'a les mêmes qu'un autre. Les différentes langues naturelles, en effet, correspondent à un processus social et conventionnel qui leur est spécifique. Certes, on a là une affaire délicate dont la démonstration peut paraître difficile, voire impossible, mais, si l'on opère notre démonstration à partir d'un exemple artificiel, nous pourrions entrevoir les enjeux de ce processus. Imaginons que l'on attribue, par convention, la figure vocale suivante [bagle] comme désignation rigide d'une « action X » au sein d'une langue comme le français. Si l'on joue le jeu et que l'on utilise systématiquement cette forme à chaque fois que l'on éprouve le besoin d'exprimer l'action X qui lui a été associée, on va s'apercevoir, au bout de quelques actualisations, que ce mot va échapper à ce rapport de désignation rigide fixé initialement pour être incorporé et reconfiguré par le système linguistique hôte ; très vite, son association aux autres mots du discours dans l'acte de parole va générer des implications nouvelles, mais qui restent aisément déductibles par les locuteurs de cette langue. Cette incorporation prendra deux formes cruciales prédictibles :

- La première forme concernera le mot dans sa matérialité, en tant que « signifiant » ; il finira par se soumettre aux règles d'usage du système hôte, du point de vue physique, en tant que forme sonore et graphique : il subira ainsi les règles d'accord et d'inflection verbale de ce système. En français, par exemple, il pourra être utilisé comme verbe du premier groupe – la forme productive par excellence de cette langue – (*cf.* [bagl] ; [baglɔ̃] ; [bagle] ; *etc.*) ; on notera également la conservation du schwa dans la forme du

futur (cf. [baglɔra] – *[baglra] étant impossible, par opposition à [ʃɛ̃tɔra], qui admet la chute du schwa [ʃɛ̃tra]) pour éviter la suite consonantique interdite en français [*glr], constituée d'une obstruante et de deux liquides. De même, ce nouveau signifiant sera sujet à un processus de dérivation affixale ; il pourra être décliné en un « nom d'agent » prédictible (dépendant des distributions de cet item), par exemple [baglœr], [baglatœr] ou [baglɔ̃] ; un « nom d'action », comme [baglɔmɔ̃] ou [baglasjɔ̃] ; etc. ; il pourra également accueillir un préfixe [rɔbagle] ou [debagle] ; etc. ; Par ailleurs, il peut subir des variations dans sa réalisation sonore dues à sa position dans la chaîne discursive (telles que l'assourdissement du [b] ou la liaison de la syllabe finale avec d'autres syllabes au contact de sons vocaliques, etc.).

- Quant à la deuxième forme prédictible, elle concerne l'intégration du « signifié » dans le système hôte. En effet, le signe inventé va entretenir un certain rapport avec certains autres signes de la langue : on aura, par exemple, une opposition avec les mots dont la valeur, dans un emploi donné, est comparable à la valeur de cet item dans un contexte donné ou même dont la valeur est antithétique avec celle-là. Ainsi, pour reprendre un exemple inventorié dans l'usage pour illustrer ce point, certaines valeurs du verbe *comprendre* peuvent être rapprochées de celles d'autres expressions comme *saisir*, *assimiler*, *voir*, *piger*, *concevoir*, ou aussi *contenir*, *inclure*, *renfermer*, *englober*, *compter*, etc. ; de même, le verbe peut être rapproché d'expressions dont le sens peut être contraire : *méprendre*, *confondre*, *méconnaître*, *ignorer*, *échapper*, *n'y voir que du feu*, *comprendre (mal)* ; etc. ou aussi *exclure*, etc. De même, sous sa forme verbale, ce signe peut rappeler ses autres formes (cf. *compréhension*, *y compris*, *compréhensible*, *compréhensif*, etc.). De plus, ce mot rentrera en relation avec les autres segments du discours présents dans un même énoncé : on peut ainsi imaginer que [bagle], étant verbe, s'inscrira forcément dans l'une des valences verbales existantes et peut, de ce fait, sélectionner un type d'arguments particulier, un paradigme formé par des actants privilégiés (ou possibles), étant donné que le signifié même de ce mot limitera les possibilités de ses combinaisons.

L'usage définit de manière inconsciente des formes univoques et prévisibles ; en d'autres termes, un individu parlant parfaitement une langue peut ne pas être capable de justifier son choix car les formes possibles ou impossibles le sont **au gré de la langue** et dans la mesure de ce que permet son système ; le mot appartient dès lors à la collectivité et est inhérent au système linguistique et l'on ne peut saisir les raisons de son fonctionnement que dans la mesure où l'on connaît celui du système où il s'inscrit.

Ainsi, le signifié, qui est réduit, dans les paradigmes cognitivistes, à une représentation mentale sécrétée par la pensée s'emparant du monde objectif, n'est, en réalité, que la valeur résultant de la place du signe dans le système ; le « sens », en fin de compte, n'est autre que le produit de la combinaison des signes et de leur situation les uns par rapports aux autres : « considéré à n'importe quel point de vue, la langue ne consiste pas en un ensemble de valeurs positives et absolues mais dans un ensemble de valeurs négatives ou de valeurs relatives n'ayant d'existence que par le fait de leur opposition » (Saussure, 2002 : 77).

Les linguistes qui, contrairement à Saussure, partent du concept « langage » justifient souvent leur démarche par l'universalité de celui-ci. Cependant – on le sait – le processus n'a rien d'universel (sur le plan linguistique au moins) : en anglais, ce sont deux mots distincts qui se partagent ce que le français rangerait sous le même concept,

dans le cas de *mouton* (*sheep* et *mutton*) pour reprendre un exemple de Saussure. En français même, *rein* ou *cerveau* désignent la partie du corps dans son milieu naturel, mais ce sont *rognon* ou *cervelle* qui y réfèrent dans le domaine de l'alimentation, et l'on parle de *côte de porc* en cuisine et d'*étable à cochons* à la ferme (plutôt que de ??*côte de cochon* ou de ??*étable à porcs*). Ainsi, les signes linguistiques ne correspondent pas à une classification naturelle des objets, mais à un réseau de distributions linguistiques. Ces dernières peuvent, certes, correspondre à une certaine vision du monde, construite par l'histoire d'une société, mais on ne peut accéder à la systématique des signes à partir de l'organisation du monde par la culture, telle du moins qu'elle nous apparaît intuitivement : il serait d'expliquer par exemple le sens de rouler quelqu'un (je me suis fait rouler) à partir de l'intuition que l'on a du sens du verbe dans ce que nous voyons « rouler » dans le monde...

4 – Discussion du modèle de Jackendoff : confrontation avec les postulats saussuriens

Sans aucun doute, les principes théoriques définis par Jackendoff sont très séduisants ; la qualité principale de sa démarche est le fait que les composantes linguistiques restent assez présentes dans sa théorie, contrairement à certaines autres démarches du même paradigme où l'on a tendance à s'attacher tellement à la composante « pensée » et aux « représentations mentales » que l'on finit par marginaliser la langue – qui est, normalement, l'objet de la linguistique. Mais, mise à part cette qualité incontestable, il existe quelques points problématiques qui sont de nature à affaiblir sa théorie et qu'en revanche les postulats saussuriens peuvent éclairer.

Tout d'abord, la structure conceptuelle proposée par l'auteur, qui repose sur le modèle chomskyen du « minimalisme linguistique », semble réductrice comparée à ce que disent réellement les formes linguistiques ; en effet, on a un nombre limité de concepts à base concrète (THING, PATH, PLACE, STATE, EVENT, *etc.*). Mais il s'agit de les appliquer à une infinité de configurations sémantiques et lexicales et où des informations sur le genre, le nombre, les implications et les présupposés sémantiques, *etc.* se perdent en cours de route, conformément au présupposé cognitiviste que la structure conceptuelle est dérivée de nos perceptions concrètes : les schémas conceptuels de Jackendoff ne sont pas en mesure de faire apparaître l'identité de tous les emplois et le lien qui justifie que l'on ait affaire à une même forme si l'on voit à peu près comment décrire en termes de THING, PATH, PLACE, EVENT :

2. *la cuisinière roule les poissons dans la farine.*

où l'on a un agent (la cuisinière) qui fait subir à un objet (les poissons) un certain mouvement, il n'en va pas de même pour :

3. *l'infirmière roule le bébé dans les langes*

du point de vue même de l'événement appréhendé référentiellement – *a fortiori* pour :

4. *l'étudiant a roulé ses professeurs dans la farine*

Ou bien on prend acte du fait qu'il ne peut s'agir de la même forme conceptuelle dans les trois phrases, et dans ce cas on multiplie les homonymes, par conséquent, on ne rend pas compte du fait que l'on a chaque fois le verbe *rouler* et la même structure syntaxique. Ou bien à l'inverse on cherche à expliquer la similitude formelle par un invariant sémantique, mais on ne peut alors recourir au formalisme à base spatiale retenu par Jackendoff. De plus, l'idée, elle-même, d'interface qui vise, en principe, à

faire correspondre au mieux les données linguistiques avec la structure conceptuelle se trouve en porte-à-faux, dans la mesure où il y a des exemples que l'on se représente mentalement de façon complexe dans le modèle jackendoffien, alors qu'ils sont confectionnés de manière très simple sur le plan de la construction syntaxique et inversement. En effet, on voit apparaître, dans la structure conceptuelle, des détails qui ne sont pas présents dans le contenu linguistique de la phrase. Ainsi, *out of the bathroom* dans *Mary came out of the bathroom*, renvoie à un PATH correspondant au segment « (V +) SP », mais, il nous semble qu'une phrase sans SP, comme *Mary left the bathroom* admettrait le même schéma conceptuel ; l'idée de PATH est toujours présente en vertu du sens même du verbe *to leave* (« quitter ») impliquant un mouvement d'un « lieu source » vers un autre lieu, « but » ; d'ailleurs, le verbe *to leave* est paraphrasable, dans ce contexte, par « came out of (somewhere) ». Il en va de même pour les exemples (5-6) :

5. *La balle a traversé la cloison.*
6. *La balle est passée à travers la cloison.*

qui admettent la même « structure conceptuelle », illustrée par le schéma (d) :

d) EVENT [(*passer* [**THING** *balle*], [**PATH** *à travers* **PLACE** *la cloison*])]

Les deux phrases décrivent le même EVENT, avec les mêmes éléments présents : THING correspondant à *balle*, PATH (impliqué par le verbe *traverser*) et PLACE dénoté par le mot *cloison*. A ceci près que l'on passe d'une locution verbale (*passer à travers*) à un verbe unique renfermant en lui la même information (*traverser*). Or, ce « petit ! » détail de forme morphosyntaxique, ne va pas sans affecter la valeur sémantique et la distribution de ces items linguistiques. En effet, le rapport entre la locution verbale **Verbe + à travers** et le verbe **traverser** n'est pas toujours un rapport d'équivalence, comme le montrent les exemples (7-9) :

7. *Un piéton qui traverse la rue*
- 7a. * *Un piéton qui passe à travers la rue*
8. *Une ironie mordante traverse tout le livre*
- 8a. ?? *Une ironie mordante passe à travers tout le livre*
9. *De nombreuses querelles ont traversé leur amour*
- 9a. * *De nombreuses querelles sont passées à travers leur amour.*

Ce type de construction est très productif en langue ; nous le retrouvons dans des exemples tels que *Beurrer le pain* (« *mettre du beurre sur le pain* ») ; *dépoussiérer l'armoire* (« *enlever la poussière de l'armoire* ») ; etc. ; l'auteur parle en ce cas de « lexicalisation », ce qui n'empêche pas que la correspondance entre « structure conceptuelle » et « structure syntaxique » est mise en défaut – et d'ailleurs n'explique rien. Il n'est de plus pas certain que la structure conceptuelle telle que présentée ici rende compte de manière adéquate du sens (en tant qu'il est véhiculé par les formes linguistiques) comme le démontre Leeman (1999 : 127) à propos de *admirer* et *avoir de l'admiration* ; on serait tenté de dire qu'il s'agit de simples paraphrases (conceptuellement équivalentes) or les deux formes ne sont pas toujours interchangeable linguistiquement, comme le montrent (10-11) :

10. *Admire le travail !* versus ?? *Aie de l'admiration pour le travail !*
11. *Admire comme je suis patiente !* vs * *Aie de l'admiration pour comme je suis patiente !*

D'autant plus que cela ne nous permet pas de prédire quels verbes ou quels noms sont possibles dans chacun des cas. En effet, si la structure conceptuelle correspondait vraiment à la structure syntaxique, nous aurions systématiquement des coïncidences transparentes entre, d'un côté, les catégories lexicales et, de l'autre, les constituants immédiats et les concepts. Or, si les concepts ne sont pas contraints, les catégories syntaxiques, elles, le sont, puisqu'elles interdisent certaines formes pouvant être envisageables du point de vue de la conceptualisation : ainsi **fromager le pain* ou **confiturer le pain* sont impossibles face à *beurrer le pain*. Pourtant, ces procès sont concevables (conceptuellement) : « mettre (du fromage + de la confiture + du beurre) sur le pain ». De même, un exemple comme *tartinier le pain* échappe à ce modèle, puisqu'il n'y a pas de formes qui lui correspondent sur le plan de la pensée ou de la conceptualisation, du type ??**mettre de la tartine sur le pain*. Malgré cela, la langue a permis sa formation. Ce même problème se pose autant pour les constructions diathétiques :

12. *Ce chat a été blessé par Max*

13. *Max a blessé ce chat*

Le programme de Jackendoff pourrait se féliciter de pouvoir associer une même structure conceptuelle pour deux constructions syntaxiques distinctes de ce genre – toujours dans le cadre d'une linguistique minimaliste – mais, en réalité, ce n'est, en l'occurrence, qu'un défaut. En effet, si son modèle est censé assurer cette « interface » entre les concepts et les structures syntaxiques, il ne fait ici que négliger un aspect important ayant trait aux propriétés syntaxiques et aux distributions de chacune des deux formes. Du point de vue de la langue, on a affaire à deux phrases différentes : une phrase passive et une phrase active et bien que, conceptuellement parlant, il s'agisse d'un même procès et des mêmes actants, ces deux phrases n'admettent pas les mêmes fonctionnements linguistiques ; si l'on peut supprimer *THING* (l'agent de l'EVENT en question) de la phrase passive en (12), il est impossible d'en faire autant avec la phrase active en (13) :

12a. *Ce chat a été blessé.*

13a. **A blessé ce chat.*

Il devient clair que les différentes anomalies constatées dans le modèle de Jackendoff résultent du fait d'avoir centré le modèle davantage sur les phénomènes « pensée » et « langage » aux dépens de celui de « langue ». Ce qui légitime tout à fait, nous semble-t-il, le choix de Saussure de privilégier la langue aux autres phénomènes. D'ailleurs, tous les dysfonctionnements relevés *supra* dans la démarche de Jackendoff ont leur solution dans le crédit que l'on peut accorder à la *langue*, qui réserve une importance particulière aux unités lexicales et à leurs interrelations les unes avec les autres.

Conclusion générale

Ainsi, la confrontation des thèses mentalistes, représentées, ici, par le modèle de Jackendoff, avec celles de Saussure aura dévoilé quelle place est accordée à la composante « pensée » dans les deux optiques : si l'optique mentaliste part des représentations mentales, en les assimilant au « sens », et en en faisant une sorte de machine qui gère et génère les formes linguistiques (les concepts, alors, préexisteraient aux mots), l'optique autonomiste saussurienne, elle, emprunte plutôt le chemin inverse : c'est la langue, en l'occurrence, qui représente cette grande machine qui gère et génère le « sens » en vertu des différentes oppositions opérées dans le système et matérialisées, donc observables, par les formes

linguistiques. Cela implique que la pensée, non associée à la langue, demeure obscure : « Abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte [...] Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue » (1916 :155). De fait, la pensée n'est accessible qu'à travers les signes linguistiques, ce qui ne veut dire en aucun cas que les mots renvoient à une « image psychique » qui leur préexiste, mais que celle-ci jaillit de la confrontation des unités linguistiques de façon « différentielle » et « négative ». Saussure aura ainsi circonscrit de façon lumineuse quelle place la pensée occupe dans la linguistique. Dans cette perspective, elle n'importe que dans la mesure où une entente a lieu entre deux interlocuteurs partageant le même code. Il ne s'agit pas de chercher à étudier le rapport langue-pensée, en termes de primauté ou de primarité et, encore moins, de faire une théorie de la pensée en rapport avec son support matériel, le cerveau. Il n'appartient pas au linguiste de chercher à élucider de tels problèmes, ce qui importe le plus – et qui relève, par ailleurs, du domaine de compétence d'un linguiste – est de considérer le rapport indissociable de l'image acoustique (et graphique) et de l'image psychique. En fait, les formes linguistiques sont contraintes par des facteurs internes qui échappent aux formalismes conceptuels, tel est le cas de certaines formes lexicalisées ou transformées vues *supra*.

Aussi peut-on affirmer que si la pensée est l'un des aspects le plus fondamentaux de l'expérience anthropologique, la base de toute investigation humaine, elle reste malgré tout inaccessible, en tous cas, pour nous, linguistes. Etant admis que la linguistique est la science qui tente de comprendre le fonctionnement de la langue, comme système de signes, il n'est d'aucun d'intérêt – compte tenu de l'objectif de cette science – de considérer le phénomène de pensée.

Références bibliographiques

- Arrivé, M. (1994), *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, PUF (Réédité en 2005), Limoges, Lambert-Lucas.
- Bender, R. (2001) "An analysis of Jackendoff's Lexical Conceptual Semantics in terms of its adequacy in dealing with the problems facing traditional semantics and, in particular, the syntax_ semantics interface", in *Connecting Language and Vision* : 1-22.
- Chomsky, N. (1975), *The logical structure of linguistic theory*, Chicago, The U.C.P.
- Chomsky, N. (1980), *Essais sur la forme et le sens*, Paris, Seuil.
- Chomsky, N. (1984), « La connaissance du langage : ses composantes et ses origines », *Communications, Grammaire générative et sémantique* 40, Paris, Seuil, 7-24.
- Chomsky, N. (1995), *The minimalist program*, Cambridge, M.I.T. Press.
- Culioli, A. (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome 1, Paris, Ophrys.
- Desclés, J.-P. (1994), « Réflexions sur les Grammaires Cognitives », *Modèles Linguistiques* XV :1, 69-98.
- Faroqi-Shah, Y. et Thompson, C. K. (2002) « Effect of lexical cues on the production of active and passive sentences in Broca's and Wernicke's aphasia », *Brain and Language* 85: 409-426.
- Hamma, B. (2005a), *L'invariant sémantique de la préposition PAR à travers les distributions syntaxiques et lexicales*, thèse de doctorat, Université de Paris X – Nanterre.

- Hamma, B. (2005b) « Les grammaires cognitives : visées théoriques et limites empiriques », conférence invitée, le 07 mars 2005, à l'Université de Marne-la-Vallée, dans le cadre du séminaire du laboratoire *Lexique & Grammaire*.
- Hamma, B. (2007) « Philosophie et linguistique à la croisée des chemins. La problématique de l'indicible », actes du colloque *Res Per Nomen*, les 24-25 mai à Reims : 125-132.
- Jackendoff, R. (1983), *Semantics and cognition*, Cambridge-London MIT Press.
- Jackendoff, R. (1986) "Conceptual Semantics", *Versus* 44/45, Bologne, Bompiani: 79-97.
- Jackendoff, R. (1990), *Semantic Structures*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Jackendoff, R. (1997), *The architecture of the language Faculty*, USA, MIT Press.
- Jackendoff, R. (2002a) "Precis of: Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution", *Behavioral and Brain Sciences*, Cambridge University Press, 506-546.
- Jackendoff R. & Landau B., (1992) « Spatial language and spatial cognition », in Ray Jackendoff, *Languages of the mind*. Cambridge, MA: MIT Press : 99-124.
- Jackendoff, R. & Pinker, S. (2004), "The Faculty of Language: What's Special about it? ", in *Cognition*.
- Lakoff, G. (1987), *Women, fire and dangerous things. What categories reveal about the mind*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Laplane, D. (2000), *La pensée d'outre-mots. La pensée sans langage et la relation pensée-langage*, Paris, Déjà classique, éditions Les empêcheurs de penser en rond.
- Leeman, D. (1999), « L'unité lexicale dans la perspective harrissienne », *Linx* 40 : *Le statut d'unité lexicale*, Université de Paris X Nanterre, 117-136.
- Rastier, F. (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.
- Saussure, F. (de) (1916), *Cours de linguistique générale*, éd. 1972 T. de Mauro, Payot-Rivages.
- Saussure, F. (de) (2002), *Ecrits de linguistique générale*, (textes établis et édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler avec la collaboration d'Antoinette Weil, Paris, Gallimard.
- Wittgenstein, L. (1953-1986), *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard.